

Une larme

Quand sous les lèvres de ta mère

Ton front, ô jeune fille, est venu se placer,

J'ai vu languissamment tes longs cils s'abaisser,

Et même j'ai cru voir une larme glisser

Et luire au bord de ta paupière.

Le jour à ton chaste sommeil

A-t-il ravi trop tôt quelque merveilleux songe ?...

Oh ! ne le pleure pas ; en eux tout est mensonge ;

Eh ! quel songe, dis-moi, vaut l'extase où te plonge

Le premier rayon du soleil ?

Lorsque l'on est et jeune et belle,

Est-il, au sein des nuits, rêves si séduisants

Qu'ils puissent égaler ces mondes rayonnants

Qu'en sa fraîche pensée une vierge à seize ans

Voit se dérouler devant elle ?

Non, ce n'est pas encore cela ;

C'est donc qu'en t'éveillant une glace infidèle

A tes propres regards t'aura faite moins belle ?

Elle mentait !... D'ailleurs qu'importe la rebelle ?

Ton bien-aimé n'était pas là.

Hier soir sans doute, en silence,

Tu lisais à l'écart quelque récit d'amour,

Et ta lampe, soudain s'éteignant, jusqu'au jour

T'aura laissée hélas ! tremblante tour-à-tour

Entre la crainte et l'espérance ?

Peut-être à ton chant virginal

Refusant de s'unir, ton âme vive et tendre

Sur tes lèvres n'a pu monter et se répandre ?

Mais le génie est roi ; parfois il fait attendre

Longtemps l'harmonieux signal.

L'inspiration a son heure :

Impétueuse et libre, elle ne souffre pas

Qu'un maître la mesure et lui compte ses pas :

Attends-la fièrement, bientôt tu sentiras

Vibrer la corde intérieure.

– « Non, ma lampe, toute la nuit,

A brûlé sans s'éteindre, et ma glace est discrète ;

La harpe sous mes doigts n'a pas été muette,

Et mon calme sommeil n'a pas rêvé de fête

Qu'un jaloux réveil ait détruit.

Si le sourire m'abandonne,

*Si pâle maintenant et triste tu me vois,
C'est que j'eus sur la terre une amie autrefois,
Et la mort la surprit lorsqu'ainsi dans les bois
Tombaient les feuilles de l'automne. »*

Antoine de Latour (1808-1881)

